

17 juin 1940, l'apocalypse à la plaine de Baud

Un millier de morts et des blessés : à la veille du célèbre appel du général de Gaulle, la guerre fait brutalement irruption dans la capitale bretonne. Étienne Maignen (1) raconte cette journée.

1 2 3 4

L'histoire

« Ce lundi 17 juin beau et chaud, le Rennais a lu dans son journal que Reynaud a démissionné. Le maréchal Pétain est président du Conseil, le général Weygand ministre de la Défense. « Paris reste digne sous l'occupation allemande. » Le bac est ajourné, et la pression du gaz diminuée. Il faut espacer lessives et bains.

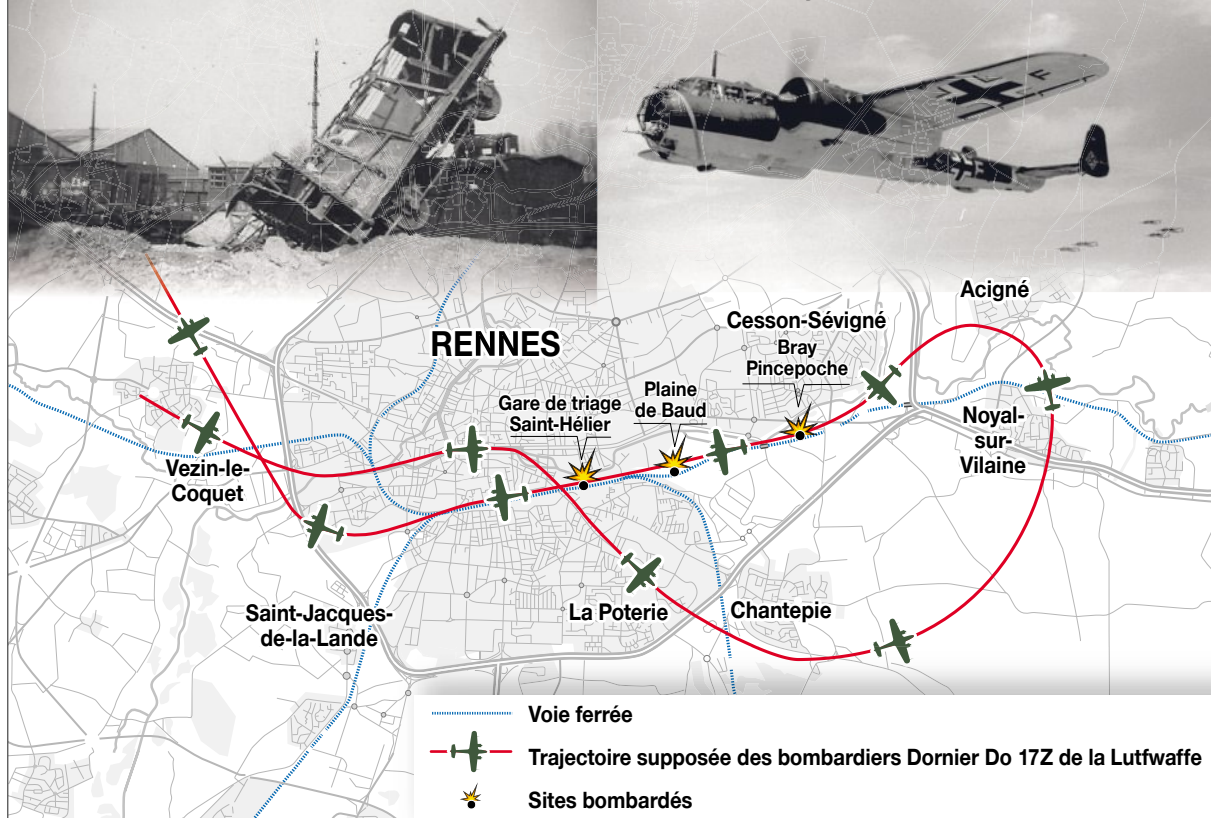
À 10 h, sous le ciel bleu, quelques avions à croix noire survolent les quais à basse altitude, disparaissent vers le sud-ouest et reviennent de l'est, prenant en enfilade les triages de la plaine de Baud et de Saint-Hélier où, sur chacun, stationnent côte à côte une douzaine de convois bondés et... un train de munitions, touché par les bombes.

Un millier de morts

Ce sont alors des déflagrations qui se propagent pendant plus de 24 heures, font d'énormes excavations et projettent ferrailles de wagons, rails, corps et débris à plusieurs centaines de mètres. On ramassa des dizaines de corps de réfugiés venant de Lisieux et ceux de centaines de soldats britanniques en route pour réembarquer et de centaines d'artilleurs français, de retour de Narvik ou du Nor. Certains sont inhumés au cimetière de l'Est, d'autres en divers endroits, au bord du ballast.

Un millier de morts, et aussi des blessés, sauvés par de courageux bénévoles, tel est l'épouvantable bilan – souvent exagéré alors et jus-

Le bombardement allemand de Rennes, le 17 juin 1940



Le bombardement allemand de la gare de triage de la plaine de Baud, à Rennes, le 17 juin 1940, avec la trajectoire supposée suivie par les avions allemands.

qu'à maintenant – causé par quelques bimoteurs Dornier DO 17 Z du Geschwader 76 – et non, comme on l'a cru, par des Stukas, ces avions à sirène qui mitraillaient les gens sur les routes de l'exode. « À Rennes notre Luftwaffe s'est déchaînée de façon fructueuse », communique le haut-

commandement allemand.

Les Rennais et les réfugiés, traumatisés, fuient la ville et les soldats jettent les armes, confortés par les propos malencontreux du maréchal Pétain entendus à 12h30 à la TSF : « Il faut cesser le combat », propos qui occultèrent ce bombardement dans

la chronologie de l'Histoire. >>>

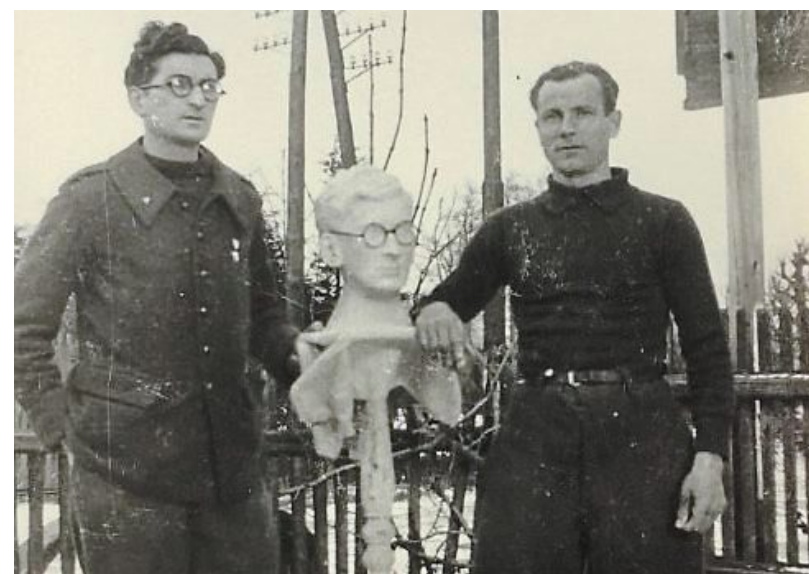
Recueilli par Pascal SIMON.

(1) Auteur notamment de *Rennes pendant la guerre, chroniques de 1939 à 1945*, aux éditions Ouest-France.



La une du quotidien « L'Ouest-Eclair » du 17 juin 1940.

La lettre d'un soldat rescapé



Photographés en 1944, le Rennais Ernest Beaudouin (à gauche) avec le Normand Eugène Bouttier, prisonniers de guerre au Stalag IV A, Kommando du Stalag IV C.

« Si je suis à Rennes dans ces conditions, c'est à dire prisonnier, c'est à la suite de tristes événements », écrit Eugène Bouttier, soldat français, qui sera envoyé outre-Rhin comme prisonnier de guerre, en juin 1940, dans une lettre qui a survécu huit décennies, dans les archives familiales.

« Te décrire le spectacle me serait impossible »

« Le 17 juin 1940, Eugène Bouttier est témoin du bombardement de la gare de triage de Rennes. Le soldat normand, originaire de l'Eure, se trouve, avec plusieurs centaines d'autres militaires, dans l'un des trains stationnés à la plaine de Baud, le site de triage de la gare de Rennes. Le convoi, arrivé la veille au soir de Rouen, est dans l'attente d'un départ vers Cholet », explique

Loïc Pinçon Desaise, auteur de *La Vie des prisonniers de guerre en Bohême 1940-1945* (1). L'ancien gendarme, passionné de généalogie et d'histoire, a reçu la copie de cette lettre grâce à Mijo Simon, fille d'Eugène Bouttier.

Le soldat raconte ce qu'il a vécu ce matin du 17 juin 1940. « Vers 10 h, des avions ennemis nous bombardèrent, nous n'eûmes que le temps de nous glisser sous un train chargé

de bois, parallèle au nôtre, pour éviter la mitraille. [...] Ils ont non seulement mitraillé mais bombardé des trains de munitions et c'est ce qui fit le plus de désastres après leur passage. [...] La chance, pour nous, c'est que le train qui était contre le nôtre fut bombardé à la tête, car il était rempli d'obus et de balles. Aussi, te décrire le spectacle de cette journée me serait impossible, il tombait des éclats d'obus tout autour de nous. Mais rassure-toi sur mon compte, je n'eus absolument rien, nous avons été plusieurs à passer à travers cet enfer ».

Bouttier et les militaires survivants sont faits prisonniers le lendemain, jour de l'arrivée des Allemands. « Depuis, poursuit Eugène Bouttier, nous attendons ici qu'on nous libère le plus rapidement possible ; en attendant cet heureux jour, on nous fait faire quelques petites corvées, de droite et de gauche. »

P. S.

(1) *La Vie des prisonniers de guerre en Bohême 1940-1945*, de Loïc Pinçon-Desaise, édition Laurent Guillet, 272 pages, 22 €.



Des soldats au milieu du chaos de la gare de triage de Rennes, à la plaine de Baud, après le bombardement du 17 juin 1940.



Le bâtiment principal de la gare de Rennes a beaucoup souffert du bombardement.

Maurice Schumann, un futur ministre sous les bombes



Maurice Schumann (1911-1998).

Journaliste, écrivain, porte-parole de la France libre sur Radio Londres, fondateur et premier président du Mouvement républicain populaire (MRP), député, sénateur, ministre du général de Gaulle puis de Georges Pompidou, démocrate-chrétien et européen convaincu... Comment résumer l'exceptionnel parcours et l'engagement constant de Maurice Schumann pour la France ?

Reste un épisode méconnu, et rarement évoqué : celui de son passage à Rennes, en juin 1940. Un « séjour » qui faillit lui coûter la vie, à l'âge de 29 ans ! Car Maurice Schumann est à Rennes, le 17 juin, quand des bombardiers allemands lâchent leurs bombes sur la gare de triage, dans le secteur de la plaine de Baud.

À l'Académie française

« Jean Marin l'évoque effectivement dans son ouvrage *Petit bois pour un grand feu* (1) », indique l'écrivain et historien rennais Étienne Maignen. Voici ce qu'il écrit : « Maurice Schumann [...] avait dû faire le grand tour par la côte basque pour passer de l'ouest de la France en Grande-Bretagne à bord d'un transport de trou-



Maurice Schumann (au micro, au centre) photographié à Bayeux (Calvados), le 9 juin 1944.

pes polonais. En cours de route, il avait été pris sous le bombardement meurtrier de la gare de Rennes [...]; près de lui, m'avait-il dit, un éclat avait décapité une femme dont la tête était retombée dans ses bras. » Le témoignage de l'illustre journaliste et résistant manque cependant de précision.

Une autre source évoque, également de façon succincte, le 17 juin 1940 de Maurice Schumann. « J'avais découvert cette information, il y a une dizaine d'années », concède Joël David, grand spécialiste des noms de rues de Rennes et passionné d'histoire. Et pas dans n'importe quelle publication : dans la réponse au discours de réception de Maurice Schumann à l'Académie française, le 30 janvier 1975, par le duc René de Castries.

« Le 17 juin, à Rennes, tandis que le bombardement écrase la gare et

sème la mort, vous entendez le message du maréchal Pétain annonçant la demande d'armistice. Il vous afflige, narre le duc de Castries, mais pendant peu de temps, puisque, le lendemain, un heureux hasard vous fait capter à Niort l'appel du général de Gaulle. Vous décidez de gagner l'Angleterre et, le 21 juin, vous parvenez à vous embarquer à Saint-Jean-de-Luz sur un vaisseau polonais, le *Bathory*. »

La soif du colonel sauve Schumann

Mais pourquoi était-il à Rennes ? René de Castries indique, dans son allocution à l'Académie française, que Maurice Schumann, engagé volontaire en 1939, a fait « la campagne du printemps de 1940 aux côtés de l'armée anglaise ».

Pour connaître les détails, il faut plonger dans les archives... d'Ouest-

France ! « Ce jour-là (le 17 juin 1940), un train dans lequel circulait le régiment britannique dont faisait partie Maurice Schumann, comme officier interprète, stationnait en gare de Rennes », raconte Jacques Cressard, député gaulliste de Rennes-Nord entre 1968 et 1981, dans l'édition du jeudi 12 février 1998.

« Le colonel du régiment, souhaitant se désaltérer, demande à l'officier-interprète d'aller lui chercher une boisson. Le buffet de la gare étant fermé, Maurice Schumann se dirige vers l'avenue Janvier en quête d'un bistrot, poursuit Jacques Cressard, qui avait bien connu Maurice Schumann. Alors qu'il marche le long de l'avenue, il entend soudain derrière lui une énorme explosion. La gare de Rennes venait d'être bombardée par les Allemands. »

La soif du colonel l'avait sauvé. Un train de munitions était en gare quand les avions allemands ont lâché leurs bombes. « Maurice Schumann ne retrouva ni son train pulvérisé, ni son régiment qui avait péri. La soif du colonel lui avait sauvé la vie », souligne Jacques Cressard dans le même article. Maurice Schumann quitte Rennes par ses propres moyens.

Le lendemain, le 18 juin, il est à Niort. Le 21 juin, il embarque à Saint-Jean-de-Luz pour Londres. Il débarquera le 6 juin 1944 sur la plage d'Asnelles. C'est dans le cimetière de cette petite commune côtière du Calvados qu'il repose depuis le 13 février 1998.

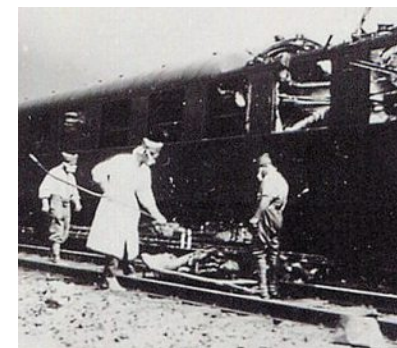
P. S.

(1) *Petit bois pour un grand feu*, p. 253, Jean Marin. Fayard – 1994.

La « très belle conduite » d'un sapeur-pompier

« Je me permets de vous signaler la très belle conduite de M. le lieutenant Le Bastard, de la compagnie des sapeurs-pompiers de la ville de Rennes. » C'est par ces mots que commence un rapport du sergent Limeul, de la défense passive de la ville de Rennes, écrit dans son bureau du 8, rue du Pré-Botté, après le bombardement du 17 juin 1940. Un document retrouvé par Joël David, spécialiste d'odonymie à la ville de Rennes.

Le rapport poursuit : « Le 17 juin 1940, dès la chute des torpilles entre les rames de wagons, le train de munitions commença de brûler, wagon par wagon, projetant sans cesse une pluie d'éclats. Le lieutenant Le Bastard réunit quelques hommes dont il a pris les noms et les emmena dans la prairie, derrière l'église Saint-Hélier où, avec des crics et des traverses de chemin de fer, il put dégager les quelques mourants qui se trouvaient sous les wagons en feu. Son calme, ses paroles réconfortantes ont donné du courage à tous les hommes. Dès que les mourants ont été



Des secouristes intervenant sur le site du bombardement de la plaine de Baud.

transportés en lieu sûr, le lieutenant Le Bastard se procura une camionnette et commença à descendre les cadavres du ballast, pour éviter qu'ils brûlent. Il est resté sans boire et manger, travaillant sans arrêt jusqu'à 23 h. Ne s'arrêtant que lorsque la nuit fut tombée. Malheureusement, malgré la venue d'officiers sur le terrain, aucun renfort n'est venu et de très nombreux cadavres ont brûlé, qui auraient pu être identifiés. »